

SYLVAIN DESTEPHEN

FAMILLES D'ANATOLIE AU MIROIR DES *MAMA*

aus: Epigraphica Anatolica 43 (2010) 135–148

© Dr. Rudolf Habelt GmbH, Bonn

FAMILLES D'ANATOLIE AU MIROIR DES MAMA*

Les *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, abrégés de manière courante en *MAMA*, forment une série de dix volumes publiés sous l'égide de la Société américaine d'archéologie pour les huit premiers d'entre eux, par l'université de Manchester de 1928 à 1962, puis la société de Londres de promotion des études romaines en 1988 et 1993. Ils rassemblent les rapports des expéditions menées en Anatolie, au début des années 1910 puis au tournant des années 1920–1930, par une petite équipe d'épigraphistes et de philologues américains et surtout britanniques, au premier rang desquels figurent William Hepburn Buckler (1867–1952), William Moir Calder (1881–1960), Archibald Cameron (1902–1964) et Christopher William Machell Cox (1899–1982). À la différence notable des travaux allemands et autrichiens contemporains et voisins à Pergame ou Éphèse, les *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* ne constituent pas un corpus réalisé dans un but d'exhaustivité à l'occasion de fouilles ou de prospections archéologiques, mais un recueil de monuments rencontrés ici ou là, plus souvent dessinés que photographiés par les chercheurs au gré de leurs voyages d'étude. L'essentiel des découvertes a été réalisé dans les régions du centre de l'Asie Mineure: la Phrygie, la Pisidie, la Lycaonie et, dans une moindre mesure, la Galatie¹.

Ce sont, pour l'essentiel, des zones rurales et des centres urbains modestes comme Akmonia, Dorylée ou Laodicée Brûlée, jusque-là négligés par les autres expéditions scientifiques, qui ont retenu l'attention et reçu la visite des auteurs des *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*. Les grandes cités du centre de l'Asie Mineure comme Laodicée du Lycos, Hiérapolis de Phrygie, Ancyre ou Antioche de Pisidie sont restées à la périphérie des itinéraires suivis par les chercheurs susmentionnés. Le recueil constitué par leurs soins souffre de ce caractère parcellaire, de la discontinuité géographique des pierres, rencontrées parfois au hasard de déplacements réalisés à cheval, en particulier pour la Pisidie et la Galatie. En revanche, pour le nord de la Phrygie, en particulier la vallée du Tembris et l'Aizanitide, et surtout la Lycaonie, la collection présente un recensement plus systématique et moins incomplet parmi l'ensemble des inscriptions attestées dans ces régions.

Pour des raisons de cohérence géographique mais aussi chronologique, nous avons laissé de côté les inscriptions de la ville d'Aphrodisias de Carie, dont le petit nombre de textes publiés par les *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* ne reflète pas la grande richesse documentaire de cette cité, ainsi que les inscriptions provenant des nécropoles tardo-antiques de Korasion et Korykos en Cilicie et des sites voisins². Notre dépouillement porte néanmoins sur un ensemble de presque

* Cet article a fait l'objet d'une communication au colloque *Parenté et stratégie familiale dans l'Antiquité tardive (III^e–VI^e siècle)*, organisé en février 2009 à la Maison des sciences de l'homme par MM. Christophe Badel et Christian Settiani. Pour leur aide généreuse, j'exprime toute ma gratitude à Mme Mireille Corbier, directrice de l'*Année épigraphique*, et à M. Claude Brixhe, professeur émérite de l'Université Nancy 2. Je demeure seul responsable des erreurs qui subsistent.

¹ Voir la carte qui accompagne cet article. Pour y faciliter leur localisation, les toponymes cités en note sont repérés horizontalement par des lettres et verticalement par des chiffres.

² De manière plus détaillée, nous avons laissé de côté le volume III des *MAMA* rassemblant des inscriptions isauriennes et ciliciennes de Séleucie du Calycadnos (une soixantaine de pierres), Diocésarée (une quarantaine), Olba (une dizaine), Korasion (environ 80), Korykos (presque 600) et Élaioussa Sébasté (une douzaine); sont également exclues du dépouillement les quelque 210 inscriptions d'Aphrodisias de Carie présentes dans le volume VIII des *MAMA*, n^{os} 405–615. Quant au volume II, il constitue un ouvrage à part au sein de la collection car il est consa-

3800 monuments – 3792 pour être tout à fait exact – dont les caractéristiques générales et les particularités ont été regroupées au sein d’une base de données dont l’exploitation révèle la difficulté de mener, de manière concluante, une étude sérielle à partir d’inscriptions, fussent-elles plusieurs milliers.

Ces monuments datent, pour la plupart, du Haut-Empire et du Bas-Empire, soit de la période comprise entre les règnes d’Auguste (27 avant J.-C. – 14 après J.-C.) et de Justinien (527–565)³. On compte un peu moins d’une centaine de pierres d’époque hellénistique (III^e–II^e siècle avant J.-C.), républicaine (fin II^e–I^{er} siècle avant J.-C.) ou médiévale (VII^e–XII^e siècle). La plupart des textes conservés sont rédigés en grec; on dénombre à peine plus d’une centaine d’inscriptions latines ou gréco-latines – il s’agit surtout de milliaires et de textes réglementaires –, 25 inscriptions en néo-phrygien et autant de bilingues. Il n’existe, à notre connaissance, aucune inscription employant à la fois le latin et le néo-phrygien en raison du caractère très officiel de l’un et de l’usage très officieux de l’autre. Le néo-phrygien, employé entre la fin du I^{er} et le milieu du III^e siècle, se limite à des formules imprécatoires répétitives accompagnant des épitaphes grecques⁴. Si, de manière générale, 10% des monuments ont été conçus, laissés ou découverts sans inscription, les trois quarts des pierres revêtent un caractère funéraire, le reste des inscriptions se résumant, pour l’essentiel, à des textes honorifiques, votifs ou dédicatoires. Plus riche en données biographiques que l’épitaphe grecque d’époque classique ou hellénistique, l’épitaphe romaine offre la possibilité d’identifier le défunt, mais aussi sa famille et celui qui le commémore⁵. Cette caractéristique se traduit par la mention fréquente de liens de parenté qui justifient d’étudier les inscriptions funéraires pour aborder la question des structures familiales. Non seulement les personnes décédées sont souvent désignées par leur filiation, sur une ou deux générations, mais les collatéraux, directs et indirects, apparaissent quelquefois sur les épitaphes. Mieux, les inscriptions funéraires, malgré l’emploi de formules stéréotypées et de lieux communs, en particulier dans les épigrammes au nombre de 150 environ, fournissent des renseignements précieux mais isolés sur la durée et les conditions de vie des individus. Elles éclairent de manière indirecte les relations matrimoniales et familiales et fournissent, de temps à autre, des références culturelles précieuses dans la mesure où un tiers des monuments manifeste, par les mots ou par les formes, une croyance religieuse.

Cette variété et cette richesse des informations permettent de mener une enquête dans trois directions successives et complémentaires. En raison des difficultés engendrées par une documentation lacunaire, il paraît illusoire de tenter de reconstituer les comportements démographiques des familles anatoliennes sur la longue durée pour en déterminer les caractéristiques, même les plus générales. Toutefois, de manière plus précise, l’étude du vocabulaire et des expressions des formes de parenté révèle les principales structures familiales présentes dans le centre de l’Asie

cré aux vestiges architecturaux des sites d’Isaurie et de Cilicie Trachée et contient seulement quatre inscriptions, tandis que les documents épigraphiques sont édités dans le volume III.

³ On ne peut dater avec précision que 160 épitaphes sur un total de 2780. Voici la répartition, siècle par siècle, des épitaphes datées de manière précise: III^e siècle avant J.-C.: 2; II^e siècle avant J.-C.: 1; I^{er} siècle avant J.-C.: 2; I^{er} siècle après J.-C.: 17; II^e siècle: 77; III^e siècle: 44; IV^e siècle: 2; V^e siècle: 3; VI^e siècle: 3; VII^e siècle: 1; VIII^e siècle: 0; IX^e siècle: 0; X^e siècle: 2; XI^e siècle: 4. La moitié des inscriptions funéraires datées se situent entre 130 et 230.

⁴ C. Brixhe, Du paléo- au néo-phrygien, in *CRAI* (1993), p. 323–344; id., Le phrygien, in F. Bader (éd.), *Langues indo-européennes*, Paris 1994, p. 165–178; id., Interactions between Greek and Phrygian under the Roman Empire, in J. N. Adams, M. Janse et S. Swain (éd.), *Bilingualism in Ancient Society. Language Contact and the Written Text*, Oxford 2002, p. 246–266.

⁵ À ce propos, les remarques de E. A. Meyer, Explaining the Epigraphic Habit in the Roman Empire: the Evidence of Epitaphs, *JRS* 80 (1990), p. 74–96, en particulier p. 75.

Mineure. Enfin, l'attention portée aux changements culturels engendrés par la christianisation, un processus notable dès les III^e–IV^e siècles, incite à s'intéresser aux évolutions contemporaines du formulaire épigraphique.

Une esquisse démographique impossible

Si, en raison de leur inégale représentativité sociale, les dizaines de milliers d'épigraphes païennes de la ville de Rome ne permettent pas d'ébaucher une étude de démographie historique⁶, a fortiori les inscriptions funéraires réunies dans les *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* offrent, sur ce point, une matière très limitée. D'après les inscriptions stipulant l'âge du défunt, les habitants d'Anatolie romaine décéderaient autour de 22 ans contre 21 ans à Rome, deux données statistiques sans aucune valeur scientifique en raison de la surreprésentation des mentions d'âge au décès pour les enfants et, à l'inverse, de la sous-représentation des mentions d'âge au décès pour les adultes, en particulier les personnes âgées⁷. De plus, que l'espérance de vie à la naissance en Anatolie centrale atteigne, durant l'Antiquité, une «moyenne» de 22 ans⁸, estimation invérifiable correspondant peu ou prou à celle d'une population vivant dans un régime démographique traditionnel où un enfant sur quatre décède avant un an, et un sur deux avant 18 ans⁹, constitue une simple coïncidence sans aucune valeur, même indicative, en raison du nombre dérisoire d'épigraphes entrant dans le calcul de cette moyenne. Nous connaissons l'âge au décès de 25 personnes seulement, 17 de sexe masculin et 8 de sexe féminin¹⁰. Pour la même raison, le rapport indiqué ici

⁶ Voir en particulier T. Parkin, *Demography and Roman Society*, Baltimore 1992, p. 6–19.

⁷ Voir J.-M. Lassère, Difficultés de l'estimation de la longévité. Questions de méthode, in F. Hinard (dir.), *La mort, les morts et l'au-delà dans le monde romain. Actes du colloque de Caen, 20–22 novembre 1985*, Caen 1987, p. 91–97, en particulier p. 91; de manière plus large, T. Parkin, *Old Age in the Roman World*, Baltimore 2003.

⁸ À titre de comparaison, d'après l'étude ancienne de A. G. Harkness, *Age at Marriage and at Death in the Roman Empire*, *TAPA* 27 (1896), p. 35–72, l'âge moyen au décès varie assez peu d'une province à l'autre malgré un matériel épigraphique plus ou moins abondant. L'auteur, *ibid.*, p. 67, donne les résultats suivants pour les défunts de plus de 10 ans – une restriction importante – d'après le dépouillement des volumes du *Corpus Inscriptionum Latinarum*: Rome 29,3 ans; Latium 29,6 ans; Gaule Cisalpine 32,1 ans; Bruttium, Lucanie, Campanie, Sicile et Sardaigne 33,7 ans; Calabre, Apulie, Samnium, Sabine et Picenum 34,8 ans; Bretagne 36,5 ans; Asie, Grèce et *Illyricum* 36,8 ans; Émilie, Ombrie et Étrurie 37,1 ans; Hispanie 37,8 ans; Afrique 53,3 ans.

⁹ De manière générale, A. Bideau *et alii*, *La mortalité*, in J. Dupâquier (dir.), *Histoire de la population française*, 2. *De la Renaissance à 1789*, Paris 1991², p. 221–291, en particulier p. 222–224 et 234–238.

¹⁰ *MAMA* IV, 319 (Üçkuyu – cité de Mételloupolis A3): une fillette de 10 ans; *MAMA* V, 91 (Ilkburun – cité de Dorylée B1): un homme de 23 ans; *MAMA* V, 167 (Yukarı Çağlan – cité de Dorylée B1): un garçon de 10 ans; *MAMA* V, 201 (Seyitgazi – cité de Nakôleia C1): un garçonnet de 5 ans, 4 mois et 25 jours; *MAMA* V, 249 (*ibidem*): un homme de 24 ans et une jeune fille de 16 ans; *MAMA* V, 276 (*ibidem*): un garçon de 12 ans; *MAMA* VI, 218 (Dikici – cité d'Apamée Kibôtos B4): un garçonnet de 4 ans; *MAMA* VI, 304 (Susuz – cité d'Akmonia B3): un homme de 50 ans; *MAMA* VII, 155 (Çavuşköy – cité d'Hadrianoupolis ? D4): une jeune fille de 15 ans; *MAMA* VII, 258 (Piribeyli – cité d'Amorion ? C2): une jeune fille de 16 ans; *MAMA* VIII, 24 (Hatunsaray – cité de Lystra D5): un homme ? de 21 ans; *MAMA* VIII, 118 (Yenisu – cité d'Isaura D5): un homme de plus de 60 ans; *MAMA* VIII, 175 (Elmasun – cité d'Isaura D5): une jeune fille de 15 ans; *MAMA* VIII, 337 (Yonuslar – cité de Pappa D4): une femme de 60 ans; *MAMA* VIII, 404 (Bağkonak – cité d'Antioche de Pisidie C3): un homme de 20 ans; *MAMA* IX, 73 (Gökağaç – cité d'Aizanoi A2): un homme de 20 ans; *MAMA* IX, 75 (Sopu Köy – cité d'Aizanoi A2): une femme de 31 ans; *MAMA* X, 89 (Altıntaş – bourgade de Soa B2): une femme de 20 ans; *MAMA* X, 137 (Karaağaç – cité d'Appia B2): un homme de 25 ans; *MAMA* X, 169 (Akça Köy – cité d'Appia B2): un homme de 40 ans; *MAMA* X, 177 (Üçhüyük – cité d'Appia ? B2): un homme de 22 ans ?; *MAMA* X, 219 (Doğanlar – bourgade d'Aliana ? A2): un garçonnet de 8 ans; *MAMA* X, 325 (Şahmelek – cité de Kotyaion ? B1): un adolescent de 15 ans; *MAMA* X, 540 (Mümye – bourgade d'Aliana ? A2): un garçon de 9 ans.

entre les sexes n'a pas plus de sens que l'âge moyen au décès. Le déséquilibre entre sexes, attesté par les inscriptions dans l'Occident latin et par les papyrus en Égypte, se situe autour d'une moyenne de 135 hommes pour 100 femmes¹¹.

Notre échantillon fort réduit, d'apparence et dans les faits presque dérisoire, n'est pas dépourvu de tout intérêt car il présente une originalité singulière si on le compare aux nombreuses inscriptions de la capitale, d'Afrique ou d'*Illyricum*. Dans ces régions, les indications d'âge des défunts sont beaucoup plus fréquentes qu'en Anatolie: ainsi 30% des épitaphes de Rome dénombrent volontiers les années, les mois et les jours vécus, parfois même les heures, sans que ces indications précises soient d'ailleurs le gage de connaissance exacte de l'âge du défunt, tandis qu'une seule inscription anatolienne offre des renseignements similaires¹². Si la mention, dans la moitié des cas, d'un âge formant un multiple de cinq ou dix (à savoir 5, 10, 15, 20, 25, 40, 50 et 60 ans) ou d'un défunt encore dans l'enfance ou l'adolescence se conforme aux usages de l'épigraphie funéraire de tout l'Occident latin¹³, on ne peut tirer de conclusion, même partielle, de seulement 25 cas.

Le recours à un nombre plus élevé de témoignages ne constitue même pas un gage de plus grande certitude et ne fournit des résultats guère plus satisfaisants. Par exemple, d'après les 1431 inscriptions indiquant un nombre précis d'enfants, les familles anatoliennes en compteraient 1,5¹⁴. Cette moyenne très basse est dépourvue de toute réalité démographique car elle est établie à partir d'un contingent composé aux trois quarts d'individus de sexe masculin, avec un total d'environ 1700 garçons pour 500 filles. S'il faut renoncer à des indicateurs démographiques pourtant essentiels comme les taux de natalité, de mortalité et de fécondité, faute de données statistiques suffisantes, les inscriptions recèlent des informations exploitables par l'historien de

¹¹ P. Salmon, Les insuffisances du matériel épigraphique sur la mortalité dans l'Antiquité romaine, in F. Hinard (dir.), *La mort, les morts et l'au-delà dans le monde romain*, p. 99–112, en particulier p. 103; B. Boyaval, Datation du décès dans l'épigraphie funéraire de l'Égypte gréco-romaine, *Kentron* 4 (1988), p. 65–70, en particulier p. 68.

¹² Pour le monde latinophone, voir A. Degrassi, L'indicazione dell'età nelle iscrizioni sepolcrali latine, in *Akten des IV. internationalen Kongresses für griechische und lateinische Epigraphik, Wien 17.–22. September 1962*, Vienne 1964, p. 72–98, en particulier p. 78–79. Dans notre cas, voir *MAMA* V, 201 (Seyitgazi – cité de Nakôleia C1): [. . . Καίσαρος] | [Γε]ρμανικοῦ τὸ [β'] | ὑπάτου δοῦ[λος] | Φίλωνι υἱῷ ζή[σαν]ῆς ἔτη ε' μῆνας δ' [ἡμέ]ρας κέ' («... esclave de César Germanicus, durant son second consulat [18/19], pour Philon, son fils, qui a vécu 5 ans, 4 mois et 25 jours»); cf. *MAMA* VII, 323 (Beşişikli – bourg de Vétissos D2): Δίκαιος σπειρομέτρης Μουνη | συμβίῳ συνζητήσασῃ ἔτεσι κγ' ἡ μῆνας [. . .] ἡμέρας κ' ἀνέστη[σε] | τὴν στηλλὴν κ[ε] | ἑαυτῷ ζῶν ἐποίησεν· τὸ δὲ ¹⁰ εἰσένεκτον τοῦ | κο[τ]ιτῶνος ὄπλου ἢ θύρα ἐπέστηκεν («Dicæus, inspecteur des mesures de grain, pour son épouse Mouna, qui a été sa conjointe pendant 23 ans, (...) mois et 20 jours, a élevé cette stèle et l'a fait pour lui de son vivant; par ailleurs l'entrée (?) de la chambre funéraire (est située) à l'endroit où la porte a été placée»). Le sens de εἰσένεκτον demeure obscur d'après J. Kubińska, *Les monuments funéraires dans les inscriptions grecques de l'Asie Mineure*, Varsovie 1968, p. 154–155.

¹³ Exemples et commentaires de P. Salmon, *op. cit.*, p. 109–110. Voir aussi, pour les textes métriques, E. Gibson, *The «Christians for Christians» Inscriptions of Phrygia*, Missoula 1978, p. 88–89; de manière plus générale, R. Paine et G. Storey, Age at Death in Roman Funerary Inscriptions: New Samples, Analysis and Demographic Implications, in J.-N. Corvisier et W. Suder (éd.), *Actes du II^e colloque international de démographie antique*, Wrocław 2002 (*Antiquitas* 26), p. 127–149, en particulier p. 132–133; ainsi que C. Laes, Inscriptions from Rome and the History of Childhood, in M. Harlow et R. Laurence (éd.), *Age and Ageing in the Roman Empire*, Portsmouth (RI) 2007 (*JRA*, Suppl. Ser. 65), p. 25–37, en particulier p. 28–29.

¹⁴ D'après un échantillon réduit à 79 inscriptions funéraires d'Asie Mineure, une étude avait conclu à une «moyenne» de trois enfants par famille: É. Patlagean, Familles chrétiennes d'Asie Mineure et histoire démographique du IV^e siècle, in *Transformations et conflits au IV^e siècle après J.-C.*, Bonn 1978, p. 169–186, en particulier p. 181, repris dans ead., *Structure sociale, famille, chrétienté à Byzance, IV^e–XI^e siècles*, Londres 1981 (*Variorum Reprints, Collected Studies Series*, 134), IX.

la population dès lors qu'il accepte d'aborder cet objet d'étude selon le point de vue qualitatif des témoignages et non quantitatif de trop rares données chiffrées.

Moins de 60 épitaphes indiquent que le défunt est mort dans son jeune âge (νεανίας, νέος, νεότης), voire dans sa prime jeunesse (βρέφος, νεογνός, νηπίαχος, νήπιον), suivant la tradition romaine de commémorer les enfants morts en bas âge. La mention d'une mort prématurée ou foudroyante, exprimée dans les inscriptions métriques par un langage poétique fort varié (ἄωρος, ἄωροθανής, μινυνθάδιος, παναώριος, ταχύμορος, ὠκύμορος, ὠκύτερος, etc.), ne constitue pas un lieu commun de l'épigramme funéraire¹⁵. Les textes en prose, plus nombreux que les textes en vers (une quarantaine contre une vingtaine), attestent aussi de décès précoces. La surmortalité infantile caractérise bien entendu toutes les populations de l'âge préindustriel, toutes les sociétés prémédicalisées. À Élaioussa Sébasté, sur la côte de la Cilicie Trachée, une récente étude d'anthropologie funéraire, menée d'après les restes squelettiques découverts dans une basilique paléochrétienne, a révélé une surmortalité infantile, une existence le plus souvent inférieure à 40 ans environ, un déséquilibre nutritionnel et de fréquentes pathologies dentaires et osseuses¹⁶. Sans surprise, les habitants de l'Anatolie ne dérogent pas à ces règles démographiques bien établies qui, conjuguées à la brièveté de la vie, ont pour conséquence de rendre exceptionnelle la coexistence de plus de deux ou trois générations au sein d'une même famille. À Philomélium, en Pisidie, l'épithaphe versifiée d'une jeune mère de famille se termine par ce souhait, dès lors moins surprenant, adressé à ses trois enfants: «Qu'ils aient la chance d'avoir des cheveux blancs»¹⁷. En Phrygie et en Galatie, une demi-douzaine d'épithaphe menacent même les accapareurs de tombe de la mort prématurée de leur progéniture¹⁸. Elles exploitent une angoisse partagée par l'ensemble de la population.

¹⁵ Sur ce thème, voir l'étude d'ensemble de A.-M. Vérilhac, *Παίδες ἄωροι. Poésie funéraire*, 2 vol., Athènes 1978–1982, en particulier vol. 2, p. 149–156. Citons pour mémoire J. Ter Vrugt-Lentz, *Mors immatura. Proefschrift Leiden*, Groningen 1960 (*non legi*).

¹⁶ Voir, en guise d'introduction, E. Equini Schneider, *A Port City Between East and West, Elaioussa Sebaste. An Archaeological Guide*, Istanbul 2008, p. 174–176; de manière plus précise, ead., *Elaioussa Sebaste, II. Un porto tra Oriente e Occidente*, 2, Rome 2003, p. 737–750. Dans une perspective plus large, voir T. Parkin, *Demography and Roman Society*, Baltimore 1992, p. 45–50; L. Buchet et I. Ségui, L'âge au décès des enfants: âge civil, âge biologique, âge social ?, in F. Gusi, S. Muriel et C. Olària (éd.), *Nasciturus, infans, puerulus vobis mater terra. La muerte en la infancia*, Castellò 2008, p. 25–39, en particulier p. 36: «L'enfance, comme les autres âges de la vie, est une construction sociale et culturelle, autant qu'un processus biologique».

¹⁷ *MAMA VII*, 201 (Akşehir – cité de Philomélium C3), l. 13–17: ὄλεσε δ' οὐ τοκετός με λυγρός, Μοῖραι δὲ ῥοπή μοι | εἰς νόσον εἰς πένθη[τι] καὶ μόρον ἠντίασαν. |¹⁵ ἦ καὶ ἄπαις; οὐ, ξεῖνε· λέλοιπα γὰρ ἐν νεότητι | τρισσοὺς ἄρτιγενεῖς παῖδας ἐν ὀρφανίῃ: | εἶεν ἐν ὀλβίστηι πολιῆι τριχί («Ce n'est pas un enfantement malheureux qui m'a fait périr, mais les Moires se sont opposées à moi en inclinant mon destin vers la maladie, la douleur et la mort. Et es-tu sans enfants ? Non, étranger, car dans ma jeunesse j'ai laissé orphelins trois enfants tout juste nés. Qu'ils aient la chance d'avoir des cheveux blancs»).

¹⁸ Malgré quelques menues variantes, la formule habituelle de dépréciation est la suivante: εἴ τις ἕτερον θάψει νεκρὸν τέκνων ἄωρων περιπέσοιτο συμφορᾷ («si quelqu'un inhume un autre cadavre, il sera frappé par le malheur du décès prématuré de ses enfants»); voir *MAMA IV*, 23 (Afyon Karahisar – cité de Prymnessos B3), l. 2–3; *MAMA IV*, 310 (Yoğalı Ali – cité de Mételloupolis A3), l. 8–10; *MAMA VI*, 291 (Erice – cité d'Akmonia B3), l. 4–6; *MAMA VI*, 303 (Gümle – cité d'Akmonia B3), l. 11–15; *MAMA VI*, 319 (*ibidem*), l. 9–12; *MAMA VI*, 320 (Ahat – cité d'Akmonia B3), l. 5–8; *MAMA VII*, 308 (Alikel Yaila – cité d'Orkistos C1), l. 1–3; *MAMA X*, 82 (Altıntaş – bourgade de Soa B2), l. 2–3. Les diverses formules anatoliennes de malédiction sont réunies par J. Strubbe, *ΑΠΑΙ ΕΠΙΤΥΜΒΙΟΙ. Inscriptions against Desecrators of the Grave in the Greek Epitaphs of Asia Minor. A Catalogue*, Bonn 1997 (Inscripfen griechischer Städte aus Kleinasien 52); également S. Cormack, *The Space of Death in Roman Asia Minor*, Vienne 2004 (Wiener Forschungen zur Archäologie 6), p. 123–133.

Outre le spectre de la mortalité infantile, l'épigramme funéraire de la jeune mère de Philomélium agite le fléau de la mortalité féminine attestée par le cas plus fréquent de veufs que de veuves. De manière certaine ou probable, sur les 1190 individus privés de leur conjoint, 56% sont des hommes (667 cas) et 44% des femmes (523 cas). Ce déséquilibre, d'apparence surprenante au regard de la démographie, moins au vu de la tradition de commémorer l'épouse décédée durant sa jeunesse plutôt que dans sa vieillesse, s'explique avec difficulté car les épitaphes anatoliennes, avares d'informations lorsqu'il s'agit de connaître l'âge du défunt, ne fournissent jamais la cause du décès. L'épithète métrique d'Élatè, la jeune mère de Philomélium, fait ici exception en spécifiant: «Ce n'est pas un enfantement malheureux qui m'a fait périr, mais les Moires se sont opposées à moi en inclinant mon destin vers la maladie, la douleur et la mort»¹⁹. Une autre épithète de Pisidie se fait plus précise encore: «(Matrona) n'a pas achevé sa vie, mais est morte en abandonnant son mari (et) en donnant naissance à une fille alors qu'elle avait quinze ans et demi, pas plus». On retrouve un exemple similaire en Galatie: «ayant vécu seize ans, elle a été inhumée ici des suites d'un accouchement malheureux»²⁰. Ces trois témoignages, dont il faut souligner le caractère remarquable mais isolé, ne suffisent pas à expliquer le déséquilibre entre veufs et veuves ni à supposer une espérance de vie plus longue des hommes. Certes, la fréquence de grossesses précoces, rapprochées et répétées, multiplie les risques de décès pendant et après l'accouchement des suites d'une fièvre puerpérale mais, à la lumière des études démographiques menées par exemple pour la France d'Ancien Régime dont les conditions sanitaires restaient somme toute primitives, seul un accouchement sur vingt se révèle mortel. Dès lors, l'épouse ne semble pas davantage menacée que l'époux d'une vie brève et seules deux inscriptions, l'une de Galatie et l'autre de Lycaonie, mentionnent une *ὀλιγοχρονία* féminine²¹.

Invoquer trois exemples pour déterminer la cause de cette disproportion entre sexes demeure par conséquent très insuffisant. Le constat d'un nombre plus fréquent de veufs que de veuves ne signifie ni une surmortalité des parturientes ni une espérance de vie plus brève des femmes, mais traduit un phénomène social courant déjà rencontré pour les enfants: la domination de l'élément

¹⁹ *Supra*, note 17.

²⁰ *MAMA* I, 301 (Atlanti – bourgade de Kissia D3): ἐγγόνῃ ἐνθάδε Παύλου καὶ Αὐρηλίου κατάκειται νύμφη Μαρκιανοῦ σύνκοιτος γὰρ ἴσ' Ὀρέστου ἥτις βίον ἰοὺκ ἐτέλεσεν ἀλλὰ πόσιν προλιποῖσα θάνεν τίκτουσα θυγάτρα ἦν γὰρ ἴσ' αἰτῶν δεκάπεντε ἰ καὶ ἡμισίου πλέον οὐχὶ δόμον ἡμιτελή καὶ τέκνον λαγόνεσσι λιποῦσα αὐτῆς τοῦς ἰδίους κακῆ ἰ δίῃη κατέκαυσεν ἰ [M]αρκιανὸς τῆ ἰδίῃ ν[ύ]μφῃ Ματρῶνῃ ἰ [ἀ]νέστησεν μνή[μ]η[ς] χάριν («Ci-gît la petite-fille de Paul et d'Aurélien, la belle-fille de Marcien. En effet, épouse d'Oreste, elle n'a pas achevé sa vie, mais est morte en abandonnant son mari (et) en donnant naissance à une fille alors qu'elle avait quinze ans et demi, pas plus. Et, en abandonnant une maison à demi terminée et une enfant (née) de ses flancs, elle a consumé les siens d'une soif maligne. Marcien a élevé (ce monument) pour sa belle-fille Matrona, en mémoire»); cf. *MAMA* VII, 258 (Piribeyli – cité d'Amorion ? C2), l. 1–12: [ἐ]κτον καὶ δέκατον ἐπιδοῦσα ἔτος ἔνθα τέθα[πται] ἰ ἐκ τοκετοῦ δυσμόρ[ου γὰρ] ἰ ἀνήρπασε βάσκανος Ἀ[δης] ἰ εἰκόνα σωφροσύνης [καὶ αἰ]δοῦ[ς] μεγάλης ἐπὶ [γαίῃ] καὶ μετ' ἐπιστήμη[ς] ἰ ἔργ' ἐπιδεικνυμένη ἰ πέντε ἔτη δὲ συνοίκησεν ἰ¹⁰ καὶ αἴλινα κλαῦε Κοδρῶτος ἰ γῆ κρύπτων [σ'] οἴην ἰ ἐλπίδα καὶ γονεῶν («Ayant vécu seize ans, elle a été inhumée ici, en effet à la suite d'un accouchement malheureux l'Hadès jaloux a ravi une image de pudeur et de grande modestie sur terre et qui sut faire preuve de savoir-faire dans ses tâches. Il a été ton époux pendant cinq ans, aussi Quadratus verse-t-il des larmes de désolation en te recouvrant de terre, unique espoir aussi de tes parents»). Les deux dernières lignes de l'épithète sont occupées par une malédiction en néophrygien.

²¹ *MAMA* VII, 232 (Turgut – cité de Klanéos D3), l. 1–4: τὴν ἀγαθὴν ἄλοχον ἰ καὶ σαόφρονα τηλυγέτην τε τὴν ὀλιγοχρονίην οὗτος ἔχει ὁ δόμος («Cet édifice contient la bonne épouse, chaste et née au loin, celle à la vie brève»); *MAMA* VIII, 69 (Akören – cité de Lystra D5), l. 1–3: [Αὐ]ρ(ήλιος) [Ο]υάλης Πλουτᾶ [ἀ]νέστησεν ἰ [τ]ὴν γλυκυτάτην σύββιον Γουῦ ἰ τῆ[ν] ὀλιγοχρονίον ... («Aurelius Valens, fils de Ploutas, a élevé (ce tombeau) pour sa très douce épouse Gous, celle à la vie brève ...»).

masculin au sein des structures familiales et sa commémoration plus importante sur les épitaphes.

Les relations familiales

En Anatolie, grâce aux milliers d'inscriptions funéraires réunies dans les *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, la famille constitue la cellule sociale la mieux documentée en raison de la fréquence des liens de parenté mentionnés et du souci d'inscrire le défunt dans une lignée. Conséquence logique de cette conservation d'une mémoire familiale, seule une petite trentaine d'épitaphes se présentent sous une forme anonyme de manière délibérée et moins d'une centaine d'inscriptions n'indique aucun lien de parenté entre plusieurs individus. La présence de quelque 800 inscriptions ne mentionnant ni ascendants ni descendants s'explique surtout par les nombreuses épitaphes (plus de 600) dressées par le membre d'un couple apparemment sans enfant à son conjoint décédé et, dans une bien moindre mesure, par des inscriptions honorifiques, dédicatoires et surtout votives (près de 200) qui établissent une relation directe entre l'individu, la communauté ou la divinité, qu'il s'agisse de Zeus aux épithètes variées, de multiples déesses mères ou du dieu des chrétiens. En revanche, la moitié de l'ensemble des inscriptions répertoriées, soit près de 1500, mentionne au moins deux générations par l'emploi du patronyme. Cet usage onomastique courant permet de reconstituer la généalogie sur trois générations ou plus d'environ 360 familles. Aucune inscription ne remonte au-delà de la sixième génération, ce qui est déjà exceptionnel. Bien entendu, le désir de préserver le souvenir de ses ancêtres se manifeste surtout dans les classes sociales les plus élevées: un tiers des inscriptions mentionnant au moins quatre générations célèbre ou commémore des bienfaiteurs locaux, des magistrats municipaux, des décurions, des prêtres païens mais aussi chrétiens, des vainqueurs de concours sportifs²².

Au sein d'un abondant vocabulaire familial, riche de 70 mots environ²³, une forte proportion de termes indique un lien direct entre les parents et les enfants (père, mère, fils, fille) suivant

²² Voir *MAMA* I, 316 (Kolukısa – cité de Gdanmaa ? D3); *MAMA* IV, 129 (Tatarlı – cité de Métropolis de Pisidie B3); *MAMA* IV, 130 (Okçular – cité de Métropolis de Pisidie B3); *MAMA* IV, 157 (Uluborlu – cité d'Apollonia B4); *MAMA* IV, 221 (Senirkent – cité de Tymandos B4); *MAMA* IV, 222 (Uluborlu – cité d'Apollonia B4); *MAMA* IV, 275a (Bahadırlar – cité de Dionysoupolis A4); *MAMA* IV, 302b (Zeive ? – cité de Dionysoupolis A4); *MAMA* VI, 9 (Eskihisar – cité de Laodicée du Lycos A4); *MAMA* VI, 73 (Hisarköy – cité d'Attouda A4); *MAMA* VI, 76 (*ibidem*); *MAMA* VI, 116 (Vakıf – cité d'Héraclée de la Salbakè A5); *MAMA* VI, 157 (Medet – cité d'Apollonia de Carie A5); *MAMA* VIII, 291 (Oğuzeli – bourgade d'Anzoulada E3); *MAMA* VIII, 318 (Zazadin Hanı – cité d'Iconium D4); *MAMA* IX, 84 (Çavdarhisar – cité d'Aizanoi A2).

²³ Par ordre alphabétique: ἀδελφή, ἀδελφιδέος, ἀδελφιδῆ, ἄδελφος, ἄκοιτις, ἄλοχος, ἀνδραδέλφη, ἀνδράδελφος, ἀνεψιά, ἀνεψιός, ἀνῆρ, γαμβρός, γαμετή, γενετήρ, γενέτης, γενέτωρ, γνωτός, γονεύς, γόνος, γυναικαδέλφη, γυναικάδελφος, γυνή, δαήρ, ἔγγονος, ἔκγονος, ἐκυρά, ἐκυρός, ἐνάτηρ, ἐξαδέλφη, ἐξάδελφος, θεία, θεῖος, θυγάτηρ, θυγατριδῆ, κασιγνήτη, κασιγνήτος, κάσις, κούρη, μάμμη, μήτηρ, μητριά, μήτρως, νίνισσα, νύμφη, ὀρφανός, παιδίον, παῖς, πάππος, παράκοιτις, πατήρ, πάτρα, πατροποίητος, πάτρως, πενθερά, πενθερός, πόσις, πρόγονος, πρόθειος, προκατοιχόμενος, προκείμενος, προπάτωρ, συγγενής, σύζυγος, σύμβιος, συμβιοτή, σύνκοιτος, συνόμαιμος, συνομευνίς, συνόμευνος, τέκνον, τεκοῦσα, τοκεύς, υἱός, φράτηρ, φράτωρ, χήρα. Certaines épitaphes se révèlent d'un intérêt tout particulier par le nombre et la variété des termes de parenté qu'elles mentionnent: e.g. *MAMA* VI, 285 (Çalköy – cité d'Akmonia B3: 8 termes différents); *MAMA* X, 89 (Altıntaş – bourgade de Soa B2: 6 termes); *MAMA* X, 104 (Alibey Köy – bourgade de Soa B2: 6 termes); *MAMA* X, 105 (*ibidem*: 7 termes); *MAMA* X, 169 (Akça Köy – cité d'Appia B2: 10 termes). Voir de manière plus générale, mais tenant compte de la documentation épigraphique, J. Wilgaux, Les évolutions du vocabulaire grec de la parenté, in A. Bresson, M.-P. Masson, S. Perentidis et J. Wilgaux (éd.), *Parenté et société dans le monde grec de l'Antiquité à l'Âge moderne. Colloque internal Volos (Grèce) – 19-20-21 juin 2003*, Paris 2006, p. 209–234, en particulier p. 214–216.

l'obligation pesant sur les membres d'une famille d'honorer leurs proches d'une sépulture. À nouveau, force est de reconnaître un déséquilibre des occurrences en faveur des hommes au détriment des femmes: pour une mère, on compte 1,3 père, pour une fille, on dénombre presque 2 fils. La place plus grande occupée sur les inscriptions par les liens de parenté masculins traduit le rôle prépondérant joué par les hommes au sein de chaque famille et l'importance, sinon affective du moins sociale, accordée aux héritiers mâles. Si l'on compare la fréquence des mentions des autres liens de parenté, la balance, en règle générale, penche du côté masculin dans des proportions qui varient de 1:2 à 1:6 ou 1:7²⁴. Des exceptions notables sont fournies par les indications plus fréquentes d'épouse (γυνή) et de belle-fille (νύμφη) que d'époux (άνήρ) et de gendre (γαμβρός), dans un cas environ 350 occurrences contre 275, dans l'autre cas, 30 mentions contre une petite vingtaine. De manière paradoxale, cette apparente anomalie trouve, elle aussi, son explication dans la domination masculine. Éléments étrangers associés à la famille par les liens du mariage et non du sang, l'épouse et la belle-fille sont commémorées par leur conjoint ou leur belle-famille, surtout quand elles décèdent dans leur jeune âge et leur pleine fécondité.

La faiblesse quantitative sur les épitaphes de la parenté par alliance au profit de la parenté par filiation s'explique à nouveau par l'obligation morale pesant sur les membres de la famille nucléaire de rendre les honneurs funèbres attendus, et elle trouve une autre expression dans la mention d'une dizaine de beaux-frères et de belles-sœurs alors que près de 400 frères et sœurs sont dénombrés, dans un rapport peu surprenant de trois frères pour une sœur²⁵. Les collatéraux apparaissent sur les monuments funéraires si les aléas de l'existence, comme l'absence de descendance en ligne directe, le décès précoce des ascendants ou la prise en charge d'un orphelin apparenté, nécessitent de les associer de manière plus étroite à sa parentèle. L'omniprésence des membres du noyau familial sur les stèles n'exclut pas les collatéraux, mais en limite la présence à des situations familiales rendues anormales par la nécessité de rompre l'isolement d'un individu privé de famille nucléaire.

La mention des θρεπτοί – les «nourris» si l'on traduit de manière littérale – semble relever de ces cas particuliers de commémorations funéraires intégrant des individus extérieurs au cercle familial étroit. Près de 80 inscriptions rassemblées dans les *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* attestent, au moins jusqu'au III^e siècle, la pratique du «fosterage»²⁶. Ce terme anglais, dépourvu d'équivalent français satisfaisant, désigne le fait de confier à un adulte «l'alimentation» d'un enfant, trouvé ou non, de naissance libre ou servile, appelé en grec θρεπτός, davantage que τεθρεμμένος ou τρόφιμος²⁷. Le θρεπτός n'est pas toujours un enfant abandonné réduit en

²⁴ Le même phénomène est attesté à Rome, dans des proportions toutefois plus réduites mais d'après des inscriptions beaucoup plus nombreuses, selon K. Hopkins, *On the Probable Age Structure of the Roman Population*, *Pop. Stud.* 20 (1966), p. 245–264, en particulier p. 261.

²⁵ Ce déséquilibre résulterait donc de la participation plus grande des fils que des filles au financement de la sépulture de leurs parents: É. Patlagean, *Familles chrétiennes d'Asie Mineure et histoire démographique du IV^e siècle*, p. 178–180.

²⁶ Voir les réflexions synthétiques et les conseils méthodologiques de M. Corbier, *Adoptés et nourris*, in M. Corbier (dir.), *Adoption et fosterage*, Paris 1999, p. 5–41, en particulier p. 23–28.

²⁷ L'étude, désormais classique sur ce sujet, est celle de A. Cameron, *θρεπτός and Related Terms in the Inscriptions of Asia Minor*, in W. M. Calder et J. Keil (éd.), *Anatolian Studies Presented to William Hepburn Buckler*, Manchester 1939, p. 27–62. Une utile mise au point sur les θρεπτοί, nuanciant les conclusions du précédent article soutenant la thèse de parents nourriciers d'une condition parfois inférieure à celle des enfants (*ibid.*, p. 34 et 44), est proposée par B. Levick et S. Mitchell, *MAMA X*, p. lxiv–lxvi.

esclavage car l'abandon infantile, certes attesté en Bithynie-Pont et en Phrygie²⁸, ne suffit pas à expliquer tous les cas de *θηρετοί* connus par les inscriptions. Les enfants nourriciers, ou *alumni* en latin, ne sont des membres de la famille ni par filiation ni par alliance, mais par association voire par convivialité (d'où parfois leur nom de *σύντροφοι*) avec les enfants de l'adulte nourricier (*τροφεύς, θρέψας*). Ces enfants protégés, recueillis, éduqués, sont parfois même chéris de personnes d'un niveau social sans doute plus élevé et, autant que nous le sachions, n'appartenant pas à leur parenté. D'après les exemples recensés, on compte presque autant de *θηρετοί* que de *θηρετοί* (une vingtaine de mentions dans chaque cas) qui, le plus souvent, reçoivent une place au sein du tombeau de leur famille d'accueil plutôt qu'une tombe individuelle et, de manière moins fréquente, élèvent une stèle mortuaire à leur nourricier qui, en ce cas, semble n'avoir ni descendants ni collatéraux susceptibles de lui rendre ce devoir posthume. Ces constatations, faites à partir d'un nombre réduit de cas, permettent au mieux de noter l'étroitesse des liens sociaux et peut-être affectifs entre les *θηρετοί* et leurs nourriciers.

Si la récurrence de quelques termes constitue une aubaine pour étudier les structures familiales antiques, la rareté d'autres mots permet de porter l'enquête, non plus sur les généralités, mais sur les exceptions. De ce point de vue, les inscriptions funéraires d'Anatolie recèlent une poignée de termes familiaux d'une très grande originalité. Une épitaphe de Lycaonie qualifie une femme de *νίνισσα*²⁹, mot forgé à partir de *νίννη* (plutôt que *νίνη*), terme presque inusité en grec pour désigner, selon toute probabilité, la grand-mère ou la belle-mère. Alors que *νίνισσα* forme sans doute un *hapax* épigraphique, les mots *δαήρ* et *ἐνάτηρ* (plutôt que *εἰνάτηρ* et *ἰανάτηρ*³⁰) sont puisés à la source de la littérature grecque, c'est-à-dire dans l'*Illiade*. Ces deux mots, qui désignent le beau-frère et la belle-sœur du mari, disparaissent de la *koinè* et même de la langue poétique au point de devenir des objets de curiosité érudite pour lexicographes, grammairiens et scholiastes³¹. Contre toute attente, l'usage des mots *δαήρ* et *ἐνάτηρ* perdure au centre de l'Asie

²⁸ Pline le Jeune, *Ep.* X, 66, 1 (réponse de Trajan): *liberi nati expositi deinde subliti a quibusdam et in seruitute educati*. Nous empruntons cette référence à A. Cameron, *op. cit.*, p. 49. Également, Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane* VIII, 7, 12: Φρυζὶ γούν ἐπιχώριον καὶ ἀποδίδοσθαι τοὺς αὐτῶν καὶ ἀνδραποδισθέντων μὴ ἐπιστρέφουσθαι («Du moins, chez les Phrygiens, est-il coutumier de vendre même ses enfants et, une fois ceux-ci réduits en esclavage, de ne plus s'en préoccuper»). Les principales références littéraires et épigraphiques à l'esclavage de Phrygiens durant l'époque romaine sont réunies par M. Bang, *Die Herkunft der römischen Sklaven, MDAI, Röm. Abt.*, 25 (1910), p. 223–251, en particulier p. 235–236.

²⁹ MAMA VII, 554 (Kuyulusebil – cité de Gdanmaa D3): [ἔνθα κεκήδευμαι καλὸν] ὄνο[μ]α ἔχουσα Ἀμά[τα] | νίνισσα ἔην πα[τ]ρίδ' δὲ μὲν Πέλτα[ι] κέκλ[η]τε νῦν δ' ὠδὲ κ[ατ]λάκιτε τυμωμέ[ν]η ἐν σ[φ]ετέρισιν θύμβο[ν] τ[ι]λόνδ' ἐπύησαν ἐμ[ὸ]ν τὰ] | φίλτατα τέκνα |¹⁰ Τειμογένης ἀν[έ]στ[η]σα τῇ συνβ[ί]ω μ[η]νίμης χάριν («Moi, qui porte le joli nom d'Amata, j'ai reçu ici les honneurs funèbres. J'étais grand-mère (?) et ma patrie s'appelait Peltai tandis que maintenant elle gît ici, honorée parmi les siens. Mes très chers enfants ont fait ce tombeau, Timogène l'a érigé pour son épouse en mémoire»). Notons que Ninisis est employé comme prénom féminin dans une inscription de la même région: MAMA VIII, 151 (Aydoğmuş – cité d'Isaura D5): Σισαμοας ἐκόσμησεν τὴν | γλυκυτάτην | μητέραν |⁵ Νίνισιν | μν[η]μης χάρι[τι]ν («Sisamoas a inhumé sa très douce mère Ninisis en mémoire»).

³⁰ À propos de cette dernière forme, voir les témoignages épigraphiques rassemblés et commentés par G. Neumann, *Zur Verwandtschaftsbezeichnung *ἰανάτηρ, Glotta*, 65 (1987), p. 33–37, défendant l'idée, sinon d'un emprunt au latin, du moins d'une contamination de la forme *ἰανάτηρ par son synonyme latin *ianitrix*.

³¹ Une consultation du *Thesaurus Linguae Graecae* indique que les termes *δαήρ* et *ἐνάτηρ* (ou *εἰνάτηρ*) bénéficient des commentaires du grammairien d'époque hellénistique Aristophane d'Alexandrie, de grammairiens du Haut-Empire (Apollonius le Sophiste, Aelius Dionysius, Aelius Hérodien, Julius Pollux), de divers érudits des V^e–XII^e siècles (Hésychius, Georges Chéroboscus, Photius, Eustathe de Thessalonique, le Pseudo-Zonaras) et de plusieurs dictionnaires byzantins (*Etymologicum Gudianum, Etymologicum Magnum, Lexicon artis grammaticae, Souda*).

Mineure, où nous avons recensé une dizaine de mentions³². Ce tropisme local n'est pas induit par les limites géographiques des *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* car la consultation sur les trente dernières années du *Supplementum Epigraphicum Graecum* confirme un emploi de δαήρ et ἐνάτηρ circonscrit à l'Anatolie (Phrygie) et à ses franges (Lydie)³³. Empruntés à la culture grecque archaïque et introduits dans ces régions à partir de l'époque hellénistique par la conquête macédonienne, δαήρ et ἐνάτηρ pourraient traduire, en dépit et en raison de leur rareté, la survivance ponctuelle, durant le Haut-Empire, de structures familiales élargies remontant peut-être à un passé pré-hellénique³⁴. Mais il paraît plus simple et plus raisonnable de penser que l'usage de ces termes, empruntés à la langue homérique, traduit une affectation culturelle, une mode épigraphique locale. L'usage, jusqu'au III^e siècle, de ces deux termes participe en Anatolie du foisonnement lexical de la parenté, qui atteste l'importance de relations familiales étendues que les cérémonies funéraires entretiennent et dont les épitaphes conservent le souvenir au rythme d'une mortalité très élevée.

L'influence ténue du christianisme

Terre de mission depuis l'apôtre Paul, l'Anatolie se distingue à nouveau par l'ancienneté de sa christianisation. Il ne faut cependant pas en exagérer l'ampleur car, au nombre des inscriptions conservées, l'évangélisation prend, jusqu'au IV^e siècle, l'aspect d'un changement limité, d'une adhésion ponctuelle, plutôt que d'une conversion massive. Le corpus étudié présente l'intérêt de regrouper environ 680 monuments chrétiens contre 450 monuments ouvertement païens. Cette disproportion étonnante s'explique par le caractère confessionnel des inscriptions chrétiennes, c'est un truisme, tandis que seule une minorité de païens jugent nécessaire d'indiquer leur religion. Les indices de paganisme apparaissent rarement sur les épitaphes et se limitent, pour l'essentiel et sans surprise, aux textes votifs.

À l'instar de la tradition plus discrète de donner parfois au fils le nom de son grand-père paternel plutôt que maternel³⁵, le formulaire chrétien traduit la permanence d'une stricte domination masculine. Une longue épitaphe métrique, rédigée peut-être vers 305–315 dans le nord de

³² Trois mentions de δαήρ dans *MAMA* VII, 209 (Turgut – cité de Klanéos D3), l. 6; *MAMA* IX, 387 (Çavdarhisar – cité d'Aizanoi A2), l. 1; *MAMA* X, 272 (Aslanapa – cité de Kotyaeion ? B1) = J. G. C. Anderson, Paganism and Christianity in the Upper Tembris Valley, in W. M. Ramsay (éd.), *Studies in the History and Art of the Eastern Roman Provinces*, Aberdeen 1906, p. 183–227, en particulier p. 212–213, n° 10, l. 22–23; six mentions de ἐνάτηρ dans *MAMA* IX, 188b (Çavdarhisar – cité d'Aizanoi A2), l. 2–3; *MAMA* X, 43 (Beşkarış – cité d'Appia B2), l. 2; *MAMA* X, 85 (entre Asağı et Altıntaş – bourgade de Soa ? B2), l. 3; *MAMA* X, 106 (Alibey Köy – bourgade de Soa ? B2), l. 6; *MAMA* X, 137 (Karaağaç – cité d'Appia B2), l. 23; *MAMA* X, 287 (Göynükören – cité d'Aizanoi ? A2), l. 6.

³³ Sept mentions, surtout lydiennes, de δαήρ dans *SEG* 28 (1978), 899 (Lydie) et 1096 (Phrygie); *SEG* 29 (1979), 1213 (Lydie); *SEG* 32 (1982), 1223 (Lydie); *SEG* 34 (1984), 1208 (Lydie); *SEG* 35 (1985), 1247 (Lydie); *SEG* 40 (1990), 1241 (Phrygie); sept mentions, davantage phrygiennes, de ἐνάτηρ dans *SEG* 28 (1978), 1096 (Phrygie); *SEG* 40 (1990), 1241 et 1244 (Phrygie); *SEG* 49 (1999), 1660 (Lydie) et 1846 (Phrygie); *SEG* 51 (2001), 1536b et 1548 (Phrygie).

³⁴ Cette idée avait été avancée par les épigraphistes K. Buresch, *Aus Lydien. Epigraphisch-geographische Reise-früchte*, Leipzig 1898, p. 45, et A. Cameron, *ἑρπετός* and Related Terms in the Inscriptions of Asia Minor, p. 32 et n. 1.

³⁵ Nous avons recensé près de 200 cas d'homonymie, ce qui est faible au vu des milliers d'individus mentionnés sur les inscriptions étudiées. Si les trois quarts des cas d'homonymie – presque toujours des individus de sexe masculin – s'observent entre père et fils, une trentaine de cas sont également attestés entre grand-père paternel et petit-fils.

la Phrygie, mentionne un père de famille, mort à l'âge de 40 ans, et énumère ses huit enfants en prenant soin de citer d'abord ses trois fils, dont l'un est pourtant déjà mort, avant ses cinq filles, toutes en vie³⁶. Comme nous l'avons vu à plusieurs occasions, ce primat accordé aux garçons au détriment des filles constitue une pratique funéraire et sociale très courante dans toute l'épigraphie funéraire gréco-romaine.

En revanche, les inscriptions funéraires chrétiennes, au nombre de 460 environ, se distinguent de leurs homologues païennes par plusieurs caractéristiques affectant la représentation de la famille. La moitié des épitaphes chrétiennes commémorent ainsi des familles sur seulement deux générations, réunissant les parents aux enfants et, phénomène plus étonnant, un quart des épitaphes appartiennent à des individus inhumés sans aucun parent. Après le III^e siècle, la référence à l'individu commémorant le défunt devient donc plus rare. Aussi n'est-il guère étonnant que, sur les épitaphes chrétiennes, le vocabulaire de la parenté se réduise des deux tiers (de 70 mots à une vingtaine). Dans le contexte funéraire, ces singularités traduisent, dans une Anatolie chrétienne ou, du moins, en voie de christianisation, une simplification du formulaire des épitaphes, sans qu'il soit toutefois possible de déduire de ce phénomène un déclin de la famille élargie au profit de la famille nucléaire³⁷. La disparition, dès le IV^e siècle, des *θηρατοί*³⁸ confirme le recentrage des cérémonies funéraires et peut-être des pratiques sociales autour de la cellule familiale. Quant au nombre relativement élevé de défunts chrétiens dont l'épitaphe ne mentionne ni parent ni proche, leur inhumation individuelle résulterait d'une prise en charge anonyme soit par un parent accomplissant son devoir funéraire envers un membre défunt de sa famille directe, soit par le reste de la communauté religieuse³⁹. La conversion peut également aboutir à une rupture de l'individu avec le reste de sa famille, par abandon ou par exclusion.

La christianisation entraîne aussi un changement du formulaire, en particulier dans les expressions de l'attachement et de la peine. Durant le Haut-Empire, sur les épitaphes païennes, les superlatifs manifestant l'affection, la tendresse et la tristesse comme *φίλτατος* («très cher»),

³⁶ MAMA X, 169 (Akça Köy – cité d'Appia B2), l. 19–30: ἀλλὰ τέκνα πατρὸς ἰ²⁰ μνησθέντα γλυκύτη[τος] ἰ Πατρικίς κὲ Ἀλέξανδρος ἰ κὲ Δημήτριος ὄν τε ναίπιον ἄσα, πέντε δὲ θυγατέρες Τροφι(ν)μιανῆς κὲ ἰ²⁵ [Α]μμίας κὲ Κύρι<λλ>α ἰ κὲ Ἀλεξανδρία, οἱ κὲ τύνιβον ἐμοὶ μνήμης χάριν ἰ ἴδρυσαν ἔνθα μάρμαρον ἰ ιστήλην, οἶκον βίον ἰ³⁰ ἐλπίδα ταύτην («Mais mes enfants se sont souvenus de la douceur de leur père, Patrice, Alexandre et Démétrius, que j'ai eu le malheur (de perdre) en bas âge, et mes cinq filles Trophimiané, Ammia, Domna, Cyrilla et Alexandra. Aussi, en mémoire, ont-ils élevé en cet endroit une stèle de marbre. Une maison, une vie, une espérance, voilà (ce qui reste)»).

³⁷ Alors que les inscriptions tendent à prouver le contraire, s'appuyant sur de petits sondages effectués dans les *Monumenta Asiae Minoris Antiqua* par I. S. Svencickaja, *Some Problems of Agrarian Relations in the Province of Asia, Eirene* 15 (1977), p. 27–54, en particulier p. 47–48, on a avancé l'idée que la famille nucléaire caractériserait, de manière diachronique et donc permanente, les formes de parenté en Phrygie: T. Gnoli et J. Thornton, *Σὼζε τὴν κατοικίαν. Società e religione nella Frigia romana. Note introduttive*, in R. Gusmani, M. Salvini et P. Vannicelli (éd.), *Frigi e Frigio. Atti del 1° Simposio internazionale, Roma, 16–17 ottobre 1995*, Rome 1997, p. 153–200, en particulier p. 159–162.

³⁸ Les cas les plus tardifs attestent la pratique du «fosterage» au sein de familles chrétiennes: MAMA I, 163 (Halıcı – cité de Laodicée Brûlée D4); MAMA IV, 354 (Sırıklı – cité de Dionysoupolis ? A4); MAMA IV, 355 (*ibidem*); MAMA VI, 221 (Dinar – cité d'Apamée Kibôtos B4). La disparition des *θηρατοί* est peut-être à mettre en relation avec l'interdiction, édictée par les empereurs chrétiens à la fin du IV^e (CJ VIII, 51, 2) ou au début du V^e siècle (CTh V, 9, 2), d'exposer les enfants. Lire, sur cette dernière question, M. Corbier, *Child Exposure and Abandonment*, in S. Dixon (éd.), *Childhood, Class and Kin in the Roman World*, Londres – New York 2001, p. 52–73, en particulier p. 59–60.

³⁹ Sur les associations funéraires traditionnelles, leur ouverture aux chrétiens et leur remplacement par les activités caritatives de l'Église, voir É. Rebillard, *Religion et sépulture. L'Église, les vivants et les morts dans l'Antiquité tardive*, Paris 2002, p. 61–71.

γλυκύτατος («très doux») et ποθεινότητα («très regretté»), pour citer les principaux termes usités, demeurent fort rares. D'après les *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, ces qualificatifs – quelque 270 occurrences au total – présentent l'originalité, jusqu'au Bas-Empire et à l'époque protobyzantine, de désigner quatre fois sur cinq un adulte tandis qu'à Rome, les épithètes affectueuses s'adressent surtout aux enfants et non aux parents. En Anatolie, l'adulte tendrement aimé et amèrement regretté est plus souvent un homme qu'une femme, et il occupe presque toujours une position centrale au sein de la famille (père, mère, époux, épouse). Le déséquilibre en faveur des adultes, souvent représentés sur les stèles funéraires soit avec des outils ou un train de labour, soit avec une quenouille ou un fuseau, trouve peut-être son explication dans la rareté, en Anatolie, des sépultures érigées pour des enfants et ne supposerait, par conséquent, ni manque d'affection des enfants ni économie de sentiments des parents⁴⁰. On remarque en outre que plus de 10% des épitaphes chrétiennes contre moins de 1% des épitaphes non chrétiennes emploient le superlatif γλυκύτατος, qui perpétue le souvenir de la tendresse du défunt envers ses proches et souligne l'attachement des familiers à leur parent décédé. Si la foi chrétienne, à la différence des cultes traditionnels, promet le repos éternel, les fidèles d'Anatolie, se distinguant sur ce point de leurs coreligionnaires de Rome⁴¹, évoquent peu cette notion pourtant fondamentale du christianisme et manifesteraient peut-être davantage leur peine que leurs ancêtres païens.

D'un point de vue méthodologique, les inscriptions réunies par les *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, en raison de leur caractère dispersé et de leur manque de représentativité – à l'exception notable du nord de la Phrygie et de la Lycaonie où le relevé des inscriptions a pris un caractère plus systématique que dans les autres régions traversées –, ne peuvent infirmer ni confirmer aucune des nombreuses enquêtes menées dans la partie latine de l'Empire sur l'emploi, souvent délicat et frustrant, du matériel épigraphique pour aborder la question fort débattue de la démographie antique⁴². Que les populations du plateau anatolien possèdent, à la lumière de la collection étudiée, toutes les caractéristiques d'un régime démographique traditionnel, résulte du simple hasard de la conservation des pierres et des itinéraires suivis par les éditeurs du recueil hétéroclite des *Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, et constitue en soi une donnée presque aussi évidente que le constat de la domination des membres masculins dans le milieu familial. En revanche, à la lumière des quelque 2800 monuments funéraires conservés, la multiplication durant l'Empire chrétien des épitaphes d'individus sans parenté aucune et l'expression peut-être

⁴⁰ À Rome, le qualificatif *dulcissimus* est davantage employé pour les enfants tandis que *bene merens*, l'épithète la plus courante, s'emploie surtout pour les adultes et *carissimus* pour les adolescents et les jeunes adultes: voir H. S. Nielsen, *Interpreting Epithets in Roman Epitaphs*, in B. Rawson et P. Weaver (éd.), *The Roman Family in Italy. Status, Sentiment, Space*, Oxford 1997, p. 169–205, en particulier p. 177–193. Il faut rester circonspect quant à l'idée, quelque peu «rousseauiste», d'une lente montée des sentiments exprimant davantage la tendresse paternelle à l'époque impériale qu'à la période hellénistique ou républicaine. Cf. A.-M. Vérilhac, *Παίδες ὄμοιοι. Poésie funéraire*, 2, p. 138–140; J.-P. Néraudau, *La loi, la coutume et le chagrin. Réflexions sur la mort des enfants*, in F. Hinard (dir.), *La mort, les morts et l'au-delà dans le monde romain*, p. 205–207; *contra* R. Étienne, *La conscience médicale antique et la vie des enfants*, *Ann. démogr. hist.* (1973), p. 15–46, en particulier p. 43; sur la peine des parents d'enfants décédés, avec des différences culturelles notables, voir plus largement B. Rawson, *Children and Childhood in Roman Italy*, Oxford 2003, p. 346–350.

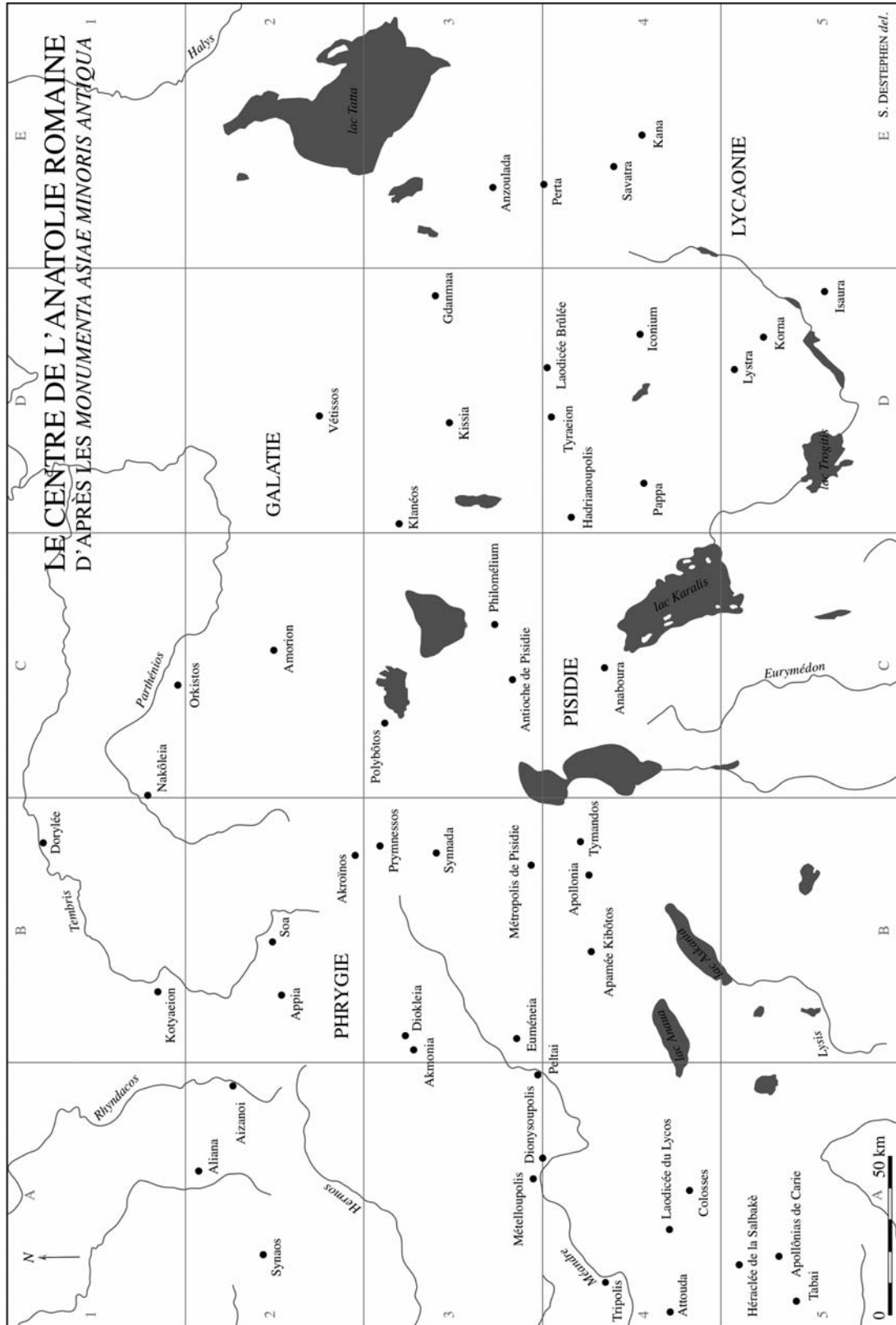
⁴¹ Les exemples datés sont réunis par H. Nordberg, *Biometrical Notes. The Information on Ancient Christian Inscriptions from Rome Concerning the Duration of Life and the Dates of Birth and Death*, Helsinki 1963 (*Acta Instituti Romani Finlandiae* 2, 2), p. 49–52.

⁴² Une abondante bibliographie commentée est fournie par J.-N. Corvisier, *L'état présent de la démographie historique antique: tentative de bilan*, *Ann. démogr. hist.* (2001), p. 101–140.

plus affirmée, à la même époque, de sentiments entre les membres du noyau familial semblent constituer deux singularités. Si la première évolution manifeste une simplification générale des épitaphes rappelant, sur ce point, le formulaire funéraire dépouillé en usage dans l'Asie Mineure avant le Haut-Empire, la seconde évolution, plus discrète et par conséquent moins assurée, résulte peut-être de la christianisation des relations familiales renforçant la position des parents, surtout du père. Faute d'une enquête étendue à l'ensemble du monde romain et en raison d'une chute irrémédiable de la production épigraphique à l'époque byzantine, il est impossible de mesurer l'ampleur de ces deux phénomènes au-delà de l'Anatolie des IV^e–VI^e siècles.

Özet

Monumenta Asiae Minoris Antiqua (MAMA) adlı dizide, daha çok 1920 ve 1930'larda bulunmuş binlerce Anadolu yazıtı bir araya getirilmiş ve böylece Phrygia ve Lycaonia bölgelerine ilişkin önemli kanıtlar toplanmıştır. Bu epigraphik bilgilerin istatistiksel veriler elde etmek mümkün olmasa da, mezar yazıtlarına dayanarak akrabalık terimlerine ilişkin ayrıntılı bir çalışma yapmak mümkündür. Bu yazıtlarda erkek aile bireyleri kadınlara oranla daha çok yer almaktadır. Sosyolojik bir ifade ile, örneğin, Hristiyan mezar taşları geç antik devirde geniş ailelerden çok çekirdek ailelerin yaygın olduğunu göstermektedir.



E. S. DESTEPHEN del.